

x

DERNIERS COMBATS

CHRONOLOGIE : *Séjour à Paris (juill.-août 1713). Passage à Poitiers (fin août 1713). Retour à La Rochelle (fin août ou sept. 1713). Mission à Mauze et soins à l'hôpital de La Rochelle (sept. 1713). Missions à Courçon, le Vanneau, l'île d'Oléron, Marennes, Saint-Christophe, Verines, Saint-Médard, Le Gué-d'Alleré, Saint-Sauveur de Nuaillé, Nuaillé, la Jarre, Croix-Chapeau (oct 1713 à juin 1714). Voyage à Rouen. Départ de La Rochelle et retraite à La Séguinière (juin 1714), et à Roussay, passage à Nantes, à Rennes, à Avranches (15 août), à Villedieu, à Saint-Lô, à Caen. Retour de Rouen (sept. 1714), passages à Nantes, à Pontchâteau (oct.), à Rennes (nov. 1714). Arrivée à La Rochelle (nov. 1714). Missions à Fouras, l'île d'Aix, Saint-Laurent-de-la-Prée (hiver 1714). La Rochelle, les écoles, M. Vatel ; établissement des Filles de la Sagesse. Mission à Taugon-la-Ronde, Saint-Amand-sur-Sèvre, la Séguinière, Breuil-Magné (janv. 1715). Voyage à Nantes (mai ou juin 1715). Mission à Mervent (juin 1715). La Grotte de Vouvant (juin 1715). Mission à Fontenay-le-Comte (août-sept. 1715). Mission à Vouvant et Parthenay (oct. 1715), à Saint-Pompain (oct. 1715), à Villiers-en-Plaine (fin janv. 1716). Saint-Pompain et pèlerinage à Ardilliers (mars 1716). Saint-Laurent-sur-Sèvre (1^{er} avril 1716). Mort de Grignon de Montfort (28 avril 1716).*

La bienveillante protection de Mgr de Lescure et de Mgr de Champflour ouvre un vaste champ d'action à l'activité du missionnaire. Les limites du diocèse de Luçon coïncident à peu près avec celles du Bas-Poitou, c'est-à-dire couvre, sauf à l'est, la superficie du département actuel de la

Vendée. Quant à l'évêché de La Rochelle, récemment substitué à celui de Maillezais (1648), son rayon s'étend depuis les rives de la Charente, au sud, jusqu'à quelques lieues de la Loire en direction de Saumur et comprend les terroirs les plus variés : les prairies mouillées du Marais poitevin, les campagnes de la Plaine et presque tout le Bocage, depuis Tiffauges et Montigny jusqu'à Villiers-en-Plaine.

Pendant cinq ans, le Bienheureux arpente en tous sens ce vaste domaine, prêche dans cinquante églises pour des groupes de villages, coupant ses tournées évangéliques de quelques haltes à l'Ermitage de Saint-Eloi et de deux grands voyages vers la Normandie et vers la capitale. Certaines paroisses l'accueillent tout de suite avec confiance et l'adoptent pour confesseur. Ce sont les paroisses de prédilection où il vient retremper son courage dans la paix et dans l'amitié, celles dont il relève les chapelles avec le concours des habitants et auxquelles il lèguera par testament ses statues et ses étendards : la Garnache, aux confins du Marais breton, dont il restaure et bénit, en grande affluence de peuple, le sanctuaire de Notre-Dame de la Victoire (12 mai 1712), la Séguinière, non loin de Cholet, où réside l'abbé Pierre Kanting, qu'il appelle « le curé selon son cœur ». Ici, c'est Notre-Dame de Toute-Patience qui reçoit ses soins : il l'orne d'une statue de la Madone qu'il a sculptée avec son couteau de pâtre. Et dans les deux bourgs, pendant qu'il était en prières, la Vierge reconnaissante est venue parler à son serviteur.

Mais la plupart des communes demeurent à son approche défiantes et contractées, soit parce qu'elles protègent des mœurs libres et trop confortables, soit qu'elles abritent des populations demi-barbares de forestiers ou de marins. Les aventures continuent à naître sous les pas de l'intrépide pasteur. En chemin pour l'île d'Yeu, la barque qu'il monte est prise en chasse par des corsaires. Montfort fait agenouiller l'équipage et réciter le chapelet. Le vent tourne, disperse les navires poursuivants et pousse à toutes voiles celui du saint vers le port où l'on aborde au chant du *Magnificat*.

A Saint-Christophe, il est frappé ; à Roussay, conduit en prison. Il maintient partout une humeur égale. « Aux premiers bruits d'une mission, dit-il, les démons semblent prendre de l'avance sur moi, en vue de me contrecarrer et de faire échouer mon œuvre. Mais cela ne tarde pas à changer. Quand j'ai pris un bon point d'appui, je suis plus fort qu'eux. Jésus, Marie et l'archange saint Michel les obligent à me céder le terrain et à garder le silence. »

Les coups qui lui sont le plus sensibles sont ceux qui l'atteignent par derrière et qui ruinent après son départ une

partie de l'édifice qu'il a si péniblement construit. Il a cru prendre à Sallertaine sa modeste revanche de Pontchâteau. Sur le plateau voisin de la petite ville, qui domine les roseaux du marais, il a fait élever un beau calvaire. Toute la contrée s'en glorifie. Le jour de son départ, quinze mille personnes viennent lui dire adieu avec émotion. Ce brillant succès, qu'il peut croire, cette fois, définitif, est suivi d'une pareille disgrâce. Est-ce une vague d'imbécillité chez les militaires ? Le brave maréchal de Chamilly, gouverneur de La Rochelle et des provinces voisines, homme d'honneur et bien disposé à l'égard du saint, mais « si bête et si lourd, aux dires de Saint-Simon, qu'on ne comprenait pas qu'il eût quelque talent pour la guerre », se laisse circonvenir par des dénonciateurs effrontés et l'argument grossier dont ils font usage produit une fois encore son effet. Un calvaire et un oratoire, aux yeux hallucinés de ce capitaine, prennent tout à coup les proportions d'une forteresse, et cinquante canonnières envoyés en hâte vont faire disparaître l'ouvrage séditieux.

Le Bienheureux ne cesse pas de rendre grâces, mais il s'afflige de la stupidité des hommes. Et puis, chose nouvelle, voici le déclin des forces, la rébellion du corps malade jusqu'ici obéissant comme une ombre, le grain de sable introduit dans l'engrenage, qui déjoue les prévisions et qui fausse la manœuvre. Ce campagnard trapu qui poussait de l'ornière une charrette d'un coup d'épaule, qu'on a vu « mettre facilement un tonneau sur ses genoux et porter une tombe que deux hommes forts ne pouvaient pas soulever », ce bourreau de lui-même, toujours sûr de sa victime, voilà qu'il s'étonne de trouver dans sa chair un ennemi imprévu dont il ne connaît pas les embûches. A ce monstre qui dévore sa vie, il faudra maintenant faire sa part. Celle qui reste, il s'agit de n'en pas perdre un atome et, puisqu'ici-bas rien ne s'achève, de planter au moins fortement en terre ce qui doit être planté.

Grignon de Montfort pense à ses congrégations. Il leur a donné une âme. Il va leur chercher un corps. De là ces deux voyages éperdus, cette quête frénétique qui achève de l'épuiser.

Vers le mois d'août 1713, il fonce sur Paris comme une flèche. Ses deux mois d'absence vont se passer presque tout entiers sur la route : deux cents lieues aller et retour, presque sans arrêt, à pied, dans la poussière d'un été brûlant. M. Bouic a succédé à Poullard des Places, mort sur la brèche, à la tête de la communauté du Saint-Esprit. C'est un Breton, lui aussi, et de bonne amitié. De grand cœur il ratifie l'alliance. Le Bienheureux se prodigue auprès de lui en projets, auprès des séminaristes en exhortations. Ah ! toucher chez ces enfants quel-

ques cœurs de flamme, réveiller des ardeurs généreuses, ramener à La Rochelle une équipe d'ouvriers courageux et voir monter avec eux la cité nouvelle ! Quelques étudiants songent à le suivre. L'un d'eux est économe, on le retient parce qu'il est indispensable ; trois autres temporisent, pour achever leurs études. Il tente d'en prendre d'assaut un cinquième, M. le Vallois, en le coiffant de son chapeau : « Qui sera mon disciple ? Celui-là, il est bon. » C'est vrai que ce fils spirituel le reconnaîtra un jour pour père, mais sept ans après. Le grand homme se débat en vain, dans une fièvre suppliante. On l'aime, on l'admire, on l'encourage, on lui promet de l'aider. Mais il revient seul.

Sa sublimité le voue à la solitude. Le sacrifice total qu'il offre en partage à ceux qui voudraient le suivre fait le vide autour de ses mains. On recule, effrayé devant le prix qu'il exige pour marcher à son pas. Vers cette époque, il écrit à sa sœur :

« Si vous saviez mes croix et mes humiliations par le menu, je doute si vous désireriez si ardemment me voir, car je ne suis jamais dans un pays que je ne donne un lambeau de ma croix à porter à mes meilleurs amis, souvent malgré moi et malgré eux ; aucun ne me peut soutenir et n'ose se déclarer pour moi qu'il n'en souffre et quelquefois qu'il ne tombe sous les pieds de l'enfer que je combats, du monde que je contredis, de la chair que je persécute. Une fourmilière de péchés et de pécheurs que j'attaque ne me laissent, ni à aucun des miens, aucun repos : toujours sur le qui-vive, toujours sur les épines, sur les cailloux piquants. Je suis comme une balle dans un jeu de paume : on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté, qu'on la pousse de l'autre, en la frappant rudement ; c'est la destinée d'un pauvre pécheur ; c'est ainsi que je suis sans relâche et sans repos, depuis treize ans que je suis sorti de Saint-Sulpice. »

Il ne laisse pas d'en être content et joyeux, car il tire le plus grand profit de ses croix : « Jamais je n'ai fait plus de conversions qu'après les interdits les plus sanglants et les plus injustes (1). » La manne douloureuse dont il n'est pas rassasié, nous allons la voir tomber de plus en plus drue sur l'étrange mendiant qui l'appelle comme une bénédiction. Il fait un détour pour aller voir à Poitiers les deux religieuses de la Sagesse qu'il a laissées à l'hôpital : on lui donne vingt-quatre heures pour déguerpir. Il poursuit sa longue route, arrive à la Rochelle à bout de souffle, presque anéanti. Il n'en repart pas moins quelques jours après pour une mission

(1) Lettre à sa sœur, 15 septembre 1713.

à Mauzé. Cette fois il est pris de douleurs atroces. Il les impute d'abord à la coutume qu'il a prise « de recevoir quelque portion de la croix de son Maître, chaque année, à l'anniversaire de l'Exaltation ». Mais un abcès pernicieux s'est déclaré à la vessie. On transporte le malade à l'hôpital Auffredy, que tiennent à la Rochelle les frères bruns de Saint-Jean-de-Dieu (1). Le supplice de l'intervention chirurgicale qu'on pratique alors sans anesthésie, ne lui arrache pas une plainte. C'est le patient qui encourage par ses chants les infirmiers dont la main tremble. Deux mois après, ayant repris quelque force, il s'engage dans de nouvelles expéditions.

Au cours de l'hiver 1713 et du printemps suivant, il pénètre dans le Marais de Poitou et d'Aunis ; c'est le pays intermédiaire entre vase et nuées, où règne l'élément humide, où le sol imbibé tend lui-même à s'évanouir et se fondre en marécages ; pays muet et plein d'échos sous sa chape de brouillard et de pluie que percent à l'horizon les spectres des moulins à vent. L'infatigable marcheur, qui sait traverser à gué, jambes nues, les rivières, consent à s'adapter à tous les modes de voyages. Il a appris à manier le « bâton sauton » qui sert de point d'appui pour franchir d'un bond les innombrables petits fossés. Dans le « marais desséché » qui, en été, laisse sortir des eaux plus basses les grands pâturages d'herbe et de fleurs, il suit les levées et les « charrières » qui longent le bord des canaux. Mais le centre du pays, le « marais mouillé », en toute saison, et sa périphérie au cours de l'hiver, ne sont plus qu'un vaste miroir d'eau morte d'où émergent, dans leurs îlots, les huttes, sœurs des « bourrines » du Marais breton, avec leurs murs de terre et leurs toits de roseaux où s'accrochent des mousses et des plantes grasses. Dans cette contrée indécise, il chemine presque toujours à la manière des maraichins, dans les barques plates en forme d'amandes, les « nioles » qui, sous le couvert des branches en berceaux, fendent la nappe de cresson bruissante comme de la soie, tandis que s'envolent le saphir du martin-pêcheur ou le courlis apeuré poussant ses deux notes mélancoliques.

En peaux de mouton sur les habits du dimanche, les familles qui se rendent à la mission descendent des cabanes par la cour empierrée qui conduit à la berge. Amarrée au tronc d'un aulne, la niole dort dans la nuit. Selon les saisons et les heures, elle mène les bêtes au pâturage, porte les galettes de bouses pour le chauffage, les charges de maïs ou le fourrage en meules flottantes. Elle glisse maintenant sur les eaux sombres, un fanal à l'avant, sous l'effort de l'homme

(1) Fin août 1713.

qui, à l'arrière, plonge à deux bras la perche ou pigouille, alternativement de droite et de gauche, avec le balancement d'un sonneur de cloches.

On accoste au village aux lueurs de l'aube (1). Le soir on reprendra la même route élastique. L'église, parée et résonnante de cantiques, sent le cierge, l'encens et la marée. Et ce prêtre en robe noire qui parle du haut de la chaire laisse tomber sur les âmes des semences lumineuses. Les femmes et les enfants lèvent sur la Madone un regard neuf, et les pêcheurs d'anguilles, petits poissons à leur tour, entrent dans le filet d'or de l'apôtre qui s'est fait, pour les sauver, comme son Maître, pêcheurs d'hommes.

Entraîné par son zèle intrépide, le Bienheureux prêche à Marennes, à l'île d'Oléron, au Vanneau, dans le diocèse de Saintes, d'où il ne tarde pas à être chassé.

Et voici le second voyage, à la recherche cette fois de M. Blain, son ancien condisciple, devenu chanoine de Saint-Patrice de Rouen : trois cent lieues, toujours avec ses jambes qui ne sont pas encore tout à fait rendues de fatigue. C'est un nouvel exemple de ces brusques charges entreprises sans calcul sous la poussée mystérieuse de l'Esprit. Promu à la préparation d'une œuvre sainte, l'artisan va simplement chercher en hâte les secours qui lui sont dus. Pour tout butin, il ne rapporte que des avanies et des meurtrissures.

Le détail en est confondant. Parti de la Rochelle en juin 1714, il passe en Bretagne après deux haltes à ces chères paroisses de la Séguinière et de Roussay. A Rennes, l'évêque est changé, mais les dispositions sont les mêmes : on lui réitère impérieusement l'interdiction de prêcher. Il se contente de huit jours de retraite chez les Jésuites où il s'enferme et écrit sa Lettre circulaire aux Amis de la Croix qu'il avait suscités dans la province. De là il traverse à la course des terres prohibées, posant à peine le pied sur le sol brûlant. L'évêque d'Avranches auquel il présente humblement sa requête, le reçoit à peu près comme un envoyé du diable : « Non seulement, lui dit-il, je ne vous permets pas de prêcher dans mon diocèse, mais je vous défends d'y dire la messe. Le plus grand service que vous puissiez me rendre, c'est d'en sortir au plus tôt. »

C'était le matin de l'Ascension (2). Le pauvre prêtre morfondu se sent saisi par la crainte de ne pouvoir officier en ce jour de fête. Il compte qu'en partant au galop dans une voi-

(1) A Courçay, Mauzé, le Gué-d'Alleray, Saint-Sauveur-de-Nuaillé, Nuaillé.

(2) 12 août 1714.

ture de louage, il peut franchir avant midi les cinq lieues qui lui permettront de sortir du diocèse. Ce sera l'unique infraction dans sa vie à ses habitudes de piéton perpétuel. Le curé de Villedieu, d'abord perplexe, laisse dire la messe à cet affamé. D'une traite le marcheur est à Saint-Lô. Là, il profite d'une accalmie pour donner à Notre-Dame une fructueuse mission et pour entraîner les habitants à la plantation d'un calvaire.

L'évêque de Coutances, peu rassuré par le voisinage d'un saint, lance à son tour une interdiction de prêcher et de confesser. Puis il se reprend. Mais le perturbateur est déjà loin. Il passe à Caen et arrive enfin à Rouen où le chanoine Blain a beaucoup de peine à reconnaître son visiteur, défait par la fatigue et la maladie. Ce routier, parvenu au bout de sa route, en fait, qu'est-il venu chercher ? Sans doute espère-t-il retrouver en cet homme mûr qui lui tend la main l'adolescent d'autrefois qui partagea ses enthousiasmes, le jeune homme qui, malgré sa réserve native, a cru un jour à la mission de son ami aventureux, a reçu l'un des premiers la confiance de son grand projet, et qui peut-être se trouve aujourd'hui en mesure et en disposition de s'y associer.

M. Blain est toujours amical. Mais il a suivi d'autres voies que le saint, les voies ordinaires célébrées par M. Leschassier. Elles l'ont conduit à un port sûr et bien abrité. Il n'a guère envie de le quitter parce qu'il craint un peu les courants d'air. Il lui est venu aux oreilles des rumeurs inquiétantes sur le compte de ce prêtre incendiaire dont on ne peut jamais dire avec certitude s'il est un saint ou un factieux. Il s'en ouvre à M. de Montfort et lui demande d'expliquer ses « singularités ». Sa conversation le rassure. Elle ne va pas jusqu'à l'arracher à son apostolat préservé. Lui non plus n'a pas les dimensions héroïques qu'exige la croisade du Père de Montfort. Il ne concède au pèlerin que des vœux et des prières. Comme le rat dans le fromage, il s'acquitte par des bénédiction.

Grignon reprend sa route à rebours, un peu plus courbé après ce nouvel échec. Il fait encore un immense crochet pour revoir ses petites institutions. C'est une tournée d'adieu. Comme il approche de Nantes, suivi de frère Nicolas, celui-ci, terrassé par la longue marche, fait mine de l'abandonner. Son maître le prend sous le bras, le soutient, le porte à demi. On entre en ville à cette piteuse allure. Le pauvre frère est gêné par la curiosité des gens : « Cher Père, que va dire tout ce monde ? » Le Bienheureux pense à d'autres regards : « Mon fils que dira le bon Jésus ? »

Le proscrit fend à nouveau les régions hostiles. A Nantes,

il ne peut parler en public. Il va prendre au presbytère de Pontchâteau la grande croix et les statues qu'il a garées là depuis le drame, il les transporte en charrette jusqu'à la Loire, s'enfonce à mi-corps dans la vase pour les descendre dans la barque, les remet à son hospice des Hauts-Pavés où elles seront gardées jusqu'en 1748.

A Rennes, il essuie de l'évêque le même refus. Tournant le dos à sa ville natale, il fulmine dans un cantique contre son dérèglement et son ingratitude. En novembre 1714 il est de retour à La Rochelle.

Dans le cher asile de Saint-Eloi le Bienheureux fait le maigre bilan de ses entreprises. En apparence, les résultats de ses deux voyages sont à peu près nuls. Le grand édifice qu'il rêve en est toujours aux terrassements. Sa communauté masculine ne compte aucune recrue. Sa congrégation féminine, composée de deux religieuses, végète à Poitiers sans grand espoir de croissance dans une région qui lui est fermée. Bientôt commencera la dernière année de sa vie. Il va la remplir d'une activité précipitée.

Le corps usé qui trébuche continue à être rudoyé. L'après-hiver 1714-1715 ne retient pas le missionnaire au logis. Fours, bourg misérable de pêcheurs à l'embouchure de la Charente, lui offre pour abri un galetas éventré où la neige le couvre pendant son sommeil. Au retour de l'île d'Aix, le bateau s'échoue sur le sable. Grignon reste sur le pont, par la nuit glacée, laissant aux autres la meilleure place et chante pour reconforter les timides. Le jour de la Chandeleur (2 février 1715), prêchant à La Rochelle chez les Dominicains, son visage émacié s'enveloppe tout à coup d'un nimbe de lumière et les assistants fascinés ne le reconnaissent plus qu'au timbre de sa voix. Enfin, vers la même époque, au couvent des Religieuses de la Providence, près de la porte de Landar, il capture son premier disciple.

Très visiblement, la Providence a résolu cet événement au mépris de toutes les lois de la vraisemblance. M. Vatel était un élève de M. Bouic. Il avait vu le Bienheureux en 1713 à la communauté du Saint-Esprit. Sa propagande l'a si peu convaincu qu'il s'apprête présentement à passer la mer, avec la permission du cardinal de Noailles, pour aller faire des missions à l'étranger. Toutes ses dispositions sont prises pour la traversée, il vient même d'emprunter cent écus au capitaine et s'est engagé à servir d'aumônier à son équipage.

Pour tuer les heures d'attente, il entre par hasard dans la chapelle où Grignon fait une homélie. Il l'écoute sans inclination et d'une oreille assez incrédule, à tel point que le prédicateur, qui ne l'a pas vu, ressent ce malaise particulier que

les orateurs intuitifs éprouvent à la perception d'un obstacle. « Il y a quelqu'un ici, déclare-t-il, qui me résiste. Je sens que la parole de Dieu me revient. » Il ajoute, avec assurance : « Cet homme ne m'échappera pas. »

A la sacristie le prêtre étranger l'aborde, assez troublé. « C'est moi, lui dit-il, que visait votre apostrophe. Je l'ai compris, mais puis-je connaître le sens de vos dernières paroles ? » Grignion ne semble pas l'apercevoir ; il lit une lettre : elle lui fait part de la trahison d'un confrère associé à son œuvre et qui fait courir sur son compte des bruits infamants. Il lève les yeux : « Bien, dit-il. Un prêtre me manque, un autre m'arrive de la part du Seigneur. Il faut venir avec moi. Nous travaillerons ensemble. »

Vatel se débat en vain dans le filet de la Providence. Il objecte les engagements pris, la place retenue, l'argent emprunté. Mgr de Champflour y pourvoit. Tout s'arrange. M. Vatel capitule. Etroitement enchaîné au char de son maître il continuera à parcourir la même route trente ans après la mort de son ravisseur.

A la même époque, Grignion de Montfort procède à la première installation de sa communauté féminine. Les débuts en sont malaisés. Lorsque, à la fin de 1704, il s'en allait de l'hôpital de Poitiers, laissant Marie-Louise de Jésus et Catherine Brunet pleines de craintes sur l'avenir des Filles de la Sagesse, il les rassurait en prophétisant que dix ans plus tard la volonté de Dieu serait accomplie et ses desseins réalisés. Les dix années sont maintenant révolues et les circonstances s'avèrent, en effet, favorables. Sur le point de partir en mission, en mars 1715, Grignion presse les deux jeunes filles de quitter Poitiers, quoiqu'elles y fassent de grands biens, pour le rejoindre à La Rochelle où elles en feront de plus grands encore. Le moment où les Filles de la Sagesse doivent former un établissement est enfin venu. Mgr de Champflour a loué une maison, rue Saint-Louis, en face l'hôpital, pour qu'elles commencent leur ouvrage.

Quand elles arrivent en coche, après quelques retards, le Bienheureux est à Taugon-la-Ronde, au cœur du Marais. Elles sont reçues à leur descente de voiture par une jeune paroissienne de Saint-Nicolas, Marie Valteau, qui bientôt fera profession à son tour sous le nom de Marie de l'Incarnation (1). Elles se contentent d'abord d'une installation précaire, chez une dame Geoffroy, de caractère assez difficile ; puis, au bout

(1) Catherine Brunet a reçu, l'année précédente, l'habit de la Sagesse, des mains de M. Dubois, aumônier de l'hôpital de Poitiers, et a pris le nom de Sœur de la Conception.

d'un mois, en possession de leur propre maison, elles ouvrent une école gratuite de filles, rue des Jésuites, suivant les petites règles provisoires qu'elles ont reçues de leur directeur. Celui-ci les surveille de loin, les sermonne un peu au sujet de leur curiosité, les encourage à supporter sans faiblesse les premiers déboires. Au mois d'avril, avant d'entreprendre une nouvelle mission à Saint-Amand-sur-Sèvre, il profite d'un court séjour à La Rochelle pour faire venir à l'Ermitage Marie-Louise de Jésus. C'est elle qu'il désigne comme supérieure de la congrégation naissante. Il lui recommande la fermeté et la douceur. Il lui montre sur le chemin qui traverse le faubourg de Saint-Éloi une poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes : « Voyez, dit-il, avec quelle attention et quelle bonté elle en prend soin. C'est ainsi que vous devez vous comporter avec toutes les filles dont vous allez être la mère. »

En mai 1715, le Bienheureux commence avec Vatel une série de missions qui sera la dernière, dans le Bocage et ses abords. Il mène de front, avec une énergie centuplée, avec la hâte d'un blessé qui veut faire servir les dernières gouttes de son sang, l'évangélisation, les combats et les miracles.

Le pays qu'il aborde maintenant et où sera creusé son tombeau est aussi personnel que le Marais, quoique en contraste avec lui, et plus proche de sa Bretagne natale et de son enfance qu'il a l'illusion de retrouver. C'est un semis de bois, de taillis et de buissons, aunes en faisceaux, noyers ronds, chênes épais, ormeaux échevelés, qui prend de loin l'aspect d'une forêt malgré les saillies de rochers nus coupés de mille ruisseaux bruns, les petits champs de seigle, les tapis rugueux des bruyères et des hauts ajoncs. L'arbre qui rejoint le ciel cache les villages dont pointent seulement les clochers. Le brouillard enveloppe les lointains où scintille en brillante vapeur ce que l'homme du pays, le bocain, appelle la bérouée de soleil.

Le bon missionnaire va s'enfoncer souvent dans ces chemins creux qui sinuent sous le berceau des branches, et que visite à peine la lumière. Au cahotement de la charrette à bœufs, dont les larges roues heurtent les blocs de granit ou s'enlisent dans l'argile grasse, des enfants sauvages, les cheveux dans les yeux, mordent dans des pommes parmi les paniers d'œufs et de volailles ; des femmes, enveloppées de leurs mantes, tricotent, accroupies sur les talons. Souvent, l'homme est à cheval. Il porte le long habit brun, le gilet blanc croisé sur la poitrine, la culotte courte séparée par une jarrettière de couleur des hautes bottes à sabots.

Dès septembre, la pluie qui dégoutte des feuillages délaye

le sol en épais mastic. Le piéton préfère alors prendre la voyette ou chemin de messe qui, sur le talus, derrière la haie, côtoie le chemin couvert et que barre, d'un champ à l'autre, le pieu fourchu que l'on enjambe et qu'on appelle le sautoir ou l'échalier.

Plus que le plainaud, grand et massif, qui peuple les riches terres à blé, presque nues si l'on excepte les ormes bordant les routes et les cyprès solitaires qui marquent les tombes huguenotes, le rude fils du pays bocain est resté proche de ses traditions et ouvert à la foi naïve. Il n'est pas surpris par l'arrivée de l'hôte mystérieux qui dérouté les bourgeois des villes et par les beaux usages qu'il a l'air d'avoir empruntés au temps des pasteurs et des patriarches. Avec lui, il s'agenouille pour le bénédicité et, mentalement à son exemple, il trempe la première bouchée de pain dans le sang du Seigneur (1). Il n'est pas déconcerté non plus par les miracles qui viennent à l'appel du saint pèlerin quand il lève simplement les regards au ciel. Sa légende est pleine de ces fleurettes si bien assorties à son caractère paysan. Un soir d'hiver, ayant faim, il entre chez une pauvre femme et lui demande à manger. Elle a le cœur compatissant, mais sa huche est vide.

« Allez, dit le Bienheureux, dans votre jardin, vous y trouverez des cerises.

« — Vous vous moquez, mon Père, en cette saison il n'y a aux arbres que des branches nues.

« — Allez, et vous verrez bien.

La vieille hôtesse, émerveillée, a trouvé les cerisiers en fleurs.

« — Retournez encore, dit le saint.

« — Ah ! mon Père, s'écrie la pauvre en revenant, cette fois, les cerises sont toutes mûres. En voici plein mon tablier. »

Ils ont soupé en silence du fruit miraculeux. Puis le pèlerin a pris congé. Après son départ, l'arbre enchanté est redevenu bois sec.

Au cœur de cette contrée ténébreuse, sous les chênes de la forêt druidique de Mervent, où l'on entend encore hurler les loups, le Bienheureux découvre un jour un lieu très écarté au-dessus d'une paroi sauvage surplombant un ravin où roule une rivière écumante. C'est la Mère, affluent de la Vendée. Une grotte se creuse là, entre la sylvie et la lande. On l'appelle la Roche-aux-Faons. A sa vue, il sent se réveiller son désir de solitude et son appétit de vie champêtre. Sans tarder, il pro-

(1) Règle des Filles de la Sagesse, n° 185.

cède à l'aménagement du nouvel ermitage, plus confidentiel encore que Saint-Eloi. A la manière des Pères du Désert, il l'entoure d'un jardinet pour les fleurs et les légumes, il recueille dans un bassin l'eau claire que lui tend la source prochainè. Enfin, pour se protéger du vent du nord, il élève, avec l'aide des habitants de Mervent, un muret de huit à dix toises. Il reprendra là plus facilement la conversation avec Dieu et avec ses créatures les plus innocentes : l'écureuil, le lièvre de fossé, la biche qui sort du fourré, l'oiseau qui picore les miettes de l'écuelle, l'arbre chargé de songe et de souvenir (1).

Le repos serait bon, loin des hommes turbulents et cruels, mais le monde est en alerte, l'ennemi est aux portes ; il n'est pas permis encore de poser les armes. A peine installé dans son oratoire intime, Montfort rayonne sur les paroisses voisines, sur Mervent, dont il restaure l'église lézardée, livrée aux vents et à l'eau du ciel ; sur Vouvant, ceinte de ses remparts que domine la Tour Mélusine. Il descend vers la plaine pour évangéliser Fontenay-le-Comte, la capitale du Bas-Poitou, au confluent des trois terroirs, ouverte vers le Marais par la Vendée et le canal de Luçon où les gabarres amènent le vin, les tuiles et le sel, place forte, chef-lieu administratif avec ses cinquante officiers de justice et de finance, foire célèbre fréquentée par les marchands du Piémont, de la Flandre et de l'Espagne.

Entre deux missions, il retourne, pour un court séjour, à La Rochelle visiter son école de la Sagesse, et il fait avancer de quelques pas son œuvre encore chancelante. Une occasion lui ouvre les portes de l'hôpital Saint-Louis. La supérieure, se sentant incapable de gouverner seule l'établissement, fait appel à deux gouvernantes adjointes. L'une d'elles est Catherine Brunet, Sœur de la Conception (21 août). Le lendemain, Grignon de Montfort, dans cette même chapelle de la Providence où le ciel lui a si opportunément envoyé M. Vatel, bénit l'habit de deux nouvelles professes de sa congrégation : Marie Valleau, sous le nom de Sœur de l'Incarnation, et une paysanne maraîchine, Marie Regnier, rencontrée à Saint-Sauveur-de-Nouaillé lors de sa récente mission.

C'est le moment où il confie à la supérieure Marie-Louise de Jésus la règle définitive qu'il a mise au point et que Mgr de Champflour vient d'approuver (2). Il y joint ses dernières recommandations verbales et fait ses adieux à celles qu'il ne

(1) Juin 1715.

(2) Cette Règle a reçu, par la suite, l'approbation des évêques voisins, et celle du pape Benoît XIV, le 27 septembre 1745.

reverra plus ici-bas. Dans une extase, au moment du départ, il leur fait cette prophétie, qui pouvait paraître alors bien présomptueuse : « O mes filles, que Dieu me fait connaître en ce moment de grandes choses ! Je vois dans les décrets de la Providence une pépinière de Filles de La Sagesse. »

Sans perdre un instant il repart pour Fontenay-le-Comte, le 25 août. Sa grande mission des femmes se termine le 9 septembre, par un beau tumulte. L'épouse du capitaine de la garnison ayant été admonestée à cause de sa parure immodeste, son mari, jusque-là favorable au missionnaire, au point de lui fournir des choristes et des trompettes, entre subitement dans une fureur démoniaque. Un soir, il prend à la gorge le prédicateur et l'assomme de plusieurs coups de poing. La troupe des paroissiennes vole au secours du prêtre en danger, les soldats sont expulsés de l'église ; mais le capitaine irascible fait cerner Montfort dans sa maison et l'y retient prisonnier. La tragédie, connue à Roussay, se termine par un prodige. Le lendemain de la bagarre, alors qu'on se lamente sur le sort du captif, les cloches sonnent toutes seules dans le clocher et le Bienheureux, l'air tranquille, ayant franchi la haie de ses gardes, apparaît au seuil du sanctuaire.

A mesure que sa fin approche, il entre en pleine possession de ses pouvoirs surnaturels. Il se meut de plus en plus dans une atmosphère de miracles. A plusieurs reprises il apparaît transfiguré aux yeux des fidèles, nimbé de lumière ou soulevé au-dessus du sol. A Fontenay, un jour qu'on l'attend pour la messe, l'enfant de chœur regarde dans la sacristie par le trou de la chatière et surprend le Père de Montfort en compagnie d'une Dame revêtue d'une robe éclatante. « Tu es heureux, lui dit le saint prêtre, en le marquant du signe de la croix ; tu as le cœur pur, tu iras en Paradis. » De fait, le jeune enfant, après avoir vécu comme un ange, meurt avant la fin de l'année.

Un peu partout, on amène des malades qu'il guérit, en récitant sur eux des évangiles, et des possédés qui répondent en latin aux questions qui leur sont posées, et qu'il délivre par des exorcismes. A Saint-Amand-sur-Sèvre, il attire une telle affluence qu'il doit conduire la foule en rase campagne. Afin que chacun l'entende, un prodige augmente la portée de sa voix, que la maladie a presque éteinte. Il agit même sur les éléments. Au moment de planter la croix de la mission, à Fontenay, un gros orage est sur le point d'éclater et la procession hésite. Il prend la tête du cortège et donne ordre au porte-croix de se mettre en marche. Alors, les nuages se dissipent et le soleil obéissant resplendit.

Mais le miracle le plus fécond, c'est la conquête de son

deuxième disciple, M. Mulot. Ce jeune prêtre, de santé fort débile, habituellement vicaire à Soullans dans le diocèse de Luçon, habitait alors chez son frère, prieur-curé de Saint-Pompain. Un matin, il aborde le Père de Montfort et lui demande une mission pour cette paroisse. Le prédicateur s'excuse. L'autre insiste. Alors, le Bienheureux, comme il l'a fait pour Vatel, lève les yeux et les plonge dans son cœur comme des dards. Il lui fait la même proposition abrupte : « Si vous voulez travailler avec moi dès maintenant et le reste de vos jours, j'irai avec vous chez votre frère ; sinon, non. » Condition exorbitante, mais impérieuse, qui ébranle l'interlocuteur jusqu'au fond de l'âme. Celui-ci expose des difficultés insurmontables : il est paralytique, il souffre d'un asthme incurable ; de cruels maux de tête l'empêchent de dormir... Est-ce que tout cela compte en regard des vues de la Providence ? « Tous vos maux s'évanouiront dès que vous travaillerez pour le salut des âmes ! (1). »

Le saint homme emmène sa proie consentante. De part et d'autre les engagements seront tenus. M. Mulot jouira dès ce jour d'une parfaite santé. Il remplira fidèlement le rôle de bon auxiliaire qu'il vient d'accepter. Infatigable comme son maître, il sera son assistant, son confesseur, son héritier ; pendant trente-neuf ans, il gouvernera à sa suite les deux compagnies et mourra à Questembert, en pleine mission, en 1749, après avoir évangélisé deux cent trente paroisses de l'Ouest.

Grignon de Montfort est encore plein de vaillance malgré les ravages du mal inexorable auquel il ne veut pas prendre garde. En décembre 1715, il arrive à Saint-Pompain avec M. Mulot, et c'est une offensive de grand style qu'il déclenche contre la licence des mœurs. Une foire se tient là depuis des temps immémoriaux, le dernier dimanche de l'année, tolérée par des curés complaisants ou incapables de réprimer le désordre. Le Père de Montfort est en pleine mission. Il ne peut supporter le scandale de cette profanation du jour du Seigneur. Il a sa troupe bien en main, déjà exercée et frémissante d'ardeur combative. Il n'hésite pas. Il range ses paroissiens en bataille, bannières au vent et crucifix en tête, et les lance à travers les rondes infernales, les étalages des boutiquiers, les tréteaux des bateleurs, les tablées d'ivrognes. L'adversaire, décontenancé, lâche pied et se disperse sans coup férir, vaincu par la seule assurance tranquille de cette armée de la foi.

Les avertissements se multiplient. Des défaillances plus

(1) A Fontenay-le-Comte, en octobre 1715.

fréquentes et plus graves obligent l'apôtre à interrompre ses travaux. Au début de 1716, il sent, à des signes irrécusables, que le moment n'est pas loin où il lui faudra laisser à d'autres la charge de poursuivre et de perfectionner son œuvre. Il annonce, en termes formels, qu'il n'atteindra pas vivant le seuil de l'année suivante.

Quelques mois lui restent pour assurer à son œuvre sa constance et sa solidité. Cette mise en ordre de la maison comporte deux tâches, l'une extérieure, l'autre intérieure ; elle met en jeu les deux natures, la pratique et la contemplative. Aussi minutieusement qu'il est possible, il règle le bon fonctionnement de ses institutions, au moyen des prescriptions judicieuses qu'il lègue à ses continuateurs. Et surtout, il confie son œuvre fragile comme un bourgeon nouveau-né, vouée comme lui à subir bien des orages, à la garde et à la miséricorde de ses protecteurs tout-puissants ; il s'en remet à eux du soin de la nourrir de leur soleil et de leur rosée surnaturelle.

Du fait de la mort imminente, son dernier pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers revêt un caractère de poignante solennité. Immobilisé par la maladie au presbytère de Saint-Pompain, il se fait précéder d'une avant-garde de trente-trois pénitents blancs figurant les trente-trois années de Notre-Seigneur sur la terre, et qui portent devant lui à la Madone l'hommage de ses travaux et de ses souffrances. Selon le règlement qu'il leur a prescrit, ces hommes de grande foi et de merveilleux amour s'en vont donc à pied, sous la conduite de Mulot et de Vatel, le chapelet à la main, le crucifix sur la poitrine. Par étapes de sept heures quotidiennes, ils franchissent en sept jours la distance qui les sépare du sanctuaire. Ils pratiquent le jeûne parce qu'on est en carême, ils couchent dans le foin ou la paille, traversent les villes sans les voir, observent un silence total, coupé seulement par les cantiques et par la récitation du Rosaire. A un quart de lieue de l'arrivée, ils ôtent leurs souliers par humilité et entrent deux à deux dans la chapelle de la Vierge. Ils la supplient, au nom de leur chef, d'envoyer sur la terre et de protéger de sa merci « de bons missionnaires qui marchent sur les traces des apôtres après un entier abandon à la Providence et par la pratique de toutes les vertus ».

Les fils très obéissants du Père de Montfort sont revenus vers lui, après avoir accompli leur mission. Et c'est maintenant le Père qui, à son tour, reprend la longue route. Il est soudain devenu très vieux, quoique ne dépassant pas quarante-trois ans, accablé de labeurs et de fatigues. Il porte avec lui toute la misère de l'humanité, toute la douleur des

filis de Dieu restés fidèles et terrifiés par le spectacle d'un monde entraîné à l'abîme sur une pente vertigineuse. Ce fardeau, qui a meurtri si longtemps ses épaules, il le dépose maintenant auprès de la Médiatrice. Il la prie de sauver son peuple, de l'abriter dans son manteau, de susciter les défenseurs du Christ dont il a, de son mieux, de ses faibles mains, préparé les voies.

Ce devoir rempli, le 1^{er} avril, il est à Saint-Laurent-sur-Sèvre, sa dernière étape. La rivière étroite, flanquée de mamelons pierreux et de bosquets de chêne, coule mollement entre les herbes ou s'engage en courant dans des défilés bizarres. Dans une caverne, au pied du coteau, le Bienheureux prépare sa couche pour y mourir. L'approche de la Semaine Sainte redouble ses mortifications.

Ses Filles de la Sagesse ont hérité de ses amertumes sans avoir encore acquis sa patience. Sœur de la Conception a bien du mal à se maintenir dans l'emploi délicat qu'elle assume à l'hôpital sous l'autorité d'une supérieure. De Vouvant, il lui a écrit un mot bref, pour l'empêcher de lâcher prise. Il doit pourtant, bientôt après l'autoriser à partir (1). Au début de l'année 1716, les religieuses sont congédiées de la rue des Jésuites ; elles l'assaillent de leurs inquiétudes. « Mon Dieu, soupire-t-il, qu'il y a peu de filles obéissantes, silencieuses, prudentes et crucifiées ! » Il lui vient un moment l'idée de les diriger sur sa maison des Incurables, à Nantes. Il songe à y aller lui-même pour s'y reposer, à la condition que Monseigneur relâche pour un temps sa sévérité et lui permette de célébrer la messe. Sans doute la réponse fut décourageante. Deux semaines avant sa mort, le 14 avril, les dernières lignes qu'il écrit à ses Filles tendent à les affermir dans cette pensée qu'elles doivent s'attendre à des renversements plus considérables encore et plus sensibles, qui mettront « leur foi et leur confiance à l'épreuve pour fonder la communauté de la Sagesse, non pas sur le sable mouvant de l'or et de l'argent, dont le monde se sert tous les jours pour fonder et enrichir ses appartements ; non pas aussi sur les bras de chair d'un mortel, qui n'est tout au plus, quelque puissant qu'il soit, qu'une poignée de foin, mais pour la fonder sur la Sagesse même de la Croix du Calvaire ».

Pour sa congrégation des Pères de Marie il compte sur ses deux disciples, qui continueront, en effet, dignement son œuvre. Par testament (2) il désigne M. Mulot pour lui suc-

(1) Elle reviendra dix ans plus tard avec Marie-Louise de Jésus (13 juin 1725).

(2) Dicté le 27 avril 1716.

céder, il le charge de distribuer aux églises et aux frères coadjuteurs ses livres, ses petits meubles, ses étendards. Il lègue son pauvre corps au cimetière, son cœur à la Sainte Vierge, sous le marchepied de son autel. Il veut garder les petites chaînes qui ceignent ses pieds, ses bras et son cou : pour mourir comme il a vécu, esclave de Jésus et de sa Mère.

Ses dispositions ainsi prises, il emploie ses dernières forces à prêcher, le jour des Rameaux, et à préparer en hâte la réception de Mgr de Champflour. L'évêque arrive, en effet, au dernier acte de la tragédie, pour présider à la conclusion de cette vie extraordinaire.

Et comme pour donner tout son sens à la destinée du saint homme, voici que ceux qu'il a aimés et pour qui il a donné son sang, toute lutte éteinte, toute victoire remportée, viennent sceller avec lui le pacte indéfectible. La Vierge : Elle lui apparaît après la procession des Rameaux le long des nefs. Le Bienheureux, harassé, se repose dans la sacristie. On le cherche. On le trouve en extase avec la Belle Dame de Lumière. « Je m'entretenais, dit-il simplement, avec Marie, ma bonne Mère. » Et puis, les pauvres. Après l'office qu'a présidé Monseigneur, les forces lui ont manqué : il n'a pu accompagner l'évêque au presbytère. Il se traîne péniblement jusqu'à son gîte. Une pleurésie s'est déclarée. Tout tremblant de fièvre, il retourne pourtant à l'église, parce qu'il a promis de prêcher aux Vêpres. Il parle sur la bonté du cœur de Jésus. Puis il s'étend avec douceur sur son lit d'agonie, l'âme en paix, et reçoit les derniers sacrements.

Alors, on ouvre la porte, et les pauvres s'avancent, s'agenouillent et demandent à leur grand ami sa bénédiction. Il la leur donne avec le crucifix. Il entonne un chant de délivrance :

*Allons, mes chers amis,
Allons au Paradis !*

La nuit est entrée à pas de loup et enveloppe la couche mortuaire. Avec elle, s'est glissé encore l'Ennemi. Le moribond se redresse pour terrasser le démon. On entend ses paroles triomphantes : « C'est en vain que tu m'attaques ; me voici entre Jésus et Marie ; j'ai atteint le terme ; je ne pécherai plus. »

C'est le mardi, 28 avril 1716, à huit heures du soir, qu'il rendit l'esprit.

Cette mort sur un grabat, parmi les pauvres, c'est la conclusion d'un long drame, d'une bataille ininterrompue, dans laquelle l'athlète du Christ a tenu tête à toutes les puissances, à peu près sans aides, et sans autres armes que sa

foi, son espérance et sa charité. Nul n'a été plus incompris, plus rebuté, plus humilié. Il a soulevé non seulement la haine du monde et de Satan, mais l'aversion même des prêtres, gagnés pour la plupart à la tiédeur, et qui déjà n'étaient plus capables de comprendre les saints. A grand-peine il s'est attaché deux missionnaires, quatre religieuses de bonne volonté. Son œuvre, qui semble avoir avorté, va prendre l'essor (1). Mais son esprit couve sous la cendre. On dirait qu'il a retenu pendant deux siècles l'essentiel de son message pour le faire éclater sur nos surdités et sur nos molleses. Son cri, on croirait qu'il nous l'a destiné, qu'il résonne pour nos temps d'aboutissement, pour cette impasse où nous sommes acculés au désespoir ou à la résurrection héroïque dans le Christ.

(1) Les Filles de la Sagesse comptent aujourd'hui quatre cents maisons et cinq mille religieuses. Il y a mille deux cents prêtres de la Compagnie de Marie, cent quatre-vingts établissements des Frères de Saint-Gabriel en France et à l'étranger. Pontchâteau, la grotte de Mervent, Saint-Laurent-sur-Sèvre surtout, sont devenus des lieux de pèlerinage. Le pape Léon XIII a proclamé Grignon de Montfort bienheureux, le 22 janvier 1888 et a placé sa fête le 28 avril. Enfin S. S. Pie XII s'apprête à proclamer sa canonisation.